

Leçon incomprise

Autor(en): **[s.n.]**

Objektyp: **Article**

Zeitschrift: **Le conteur vaudois : journal de la Suisse romande**

Band (Jahr): **66 (1927)**

Heft 46

PDF erstellt am: **15.05.2024**

Persistenter Link: <https://doi.org/10.5169/seals-221389>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Inhalten der Zeitschriften. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern.

Die auf der Plattform e-periodica veröffentlichten Dokumente stehen für nicht-kommerzielle Zwecke in Lehre und Forschung sowie für die private Nutzung frei zur Verfügung. Einzelne Dateien oder Ausdrucke aus diesem Angebot können zusammen mit diesen Nutzungsbedingungen und den korrekten Herkunftsbezeichnungen weitergegeben werden.

Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Die systematische Speicherung von Teilen des elektronischen Angebots auf anderen Servern bedarf ebenfalls des schriftlichen Einverständnisses der Rechteinhaber.

Haftungsausschluss

Alle Angaben erfolgen ohne Gewähr für Vollständigkeit oder Richtigkeit. Es wird keine Haftung übernommen für Schäden durch die Verwendung von Informationen aus diesem Online-Angebot oder durch das Fehlen von Informationen. Dies gilt auch für Inhalte Dritter, die über dieses Angebot zugänglich sind.

aux pas de la montagnarde. Les minutes semblaient s'allonger de façon démesurée. Le cœur de l'adolescente se mit à battre avec une précipitation inaccoutumée.

Était-ce bien Jean-Louis ?

Les légendes de sa jeunesse assaillaient l'esprit d'Henriette. Les récits fabuleux des « vieux » lui revenaient en mémoire. « Serait-ce, se demandait-elle avec une angoisse naissante, un des diables de Nant en quête d'aventures, quelque lutin échappé des grottes d'Argentine ou plus prosaïquement, peut-être, l'âme en peine du grand Daniel, le suicidé du chalet de la Combe ? » Tout cela lui paraissait plausible.

Une sorte de grognement étouffé se fit entendre.

Henriette courut de toutes ses forces ; ses pieds, chaussés de sabots, s'enfonçaient dans la neige fraîche ; une vague de sang chaud lui montait à la tête ; elle n'osait plus regarder en arrière, mais elle avait l'intuition d'être serrée de près par l'inconnu.

Par bonheur, de pâles lumières commencèrent à poindre et à se rapprocher, ranimant l'espérance abattue et, au bout de quelques minutes de sa course éperdue, la jeune fille arrivait en nage à la porte de sa demeure. Il était temps ; Henriette sentit dans son cou la chaude caresse d'une haleine puissante ; elle s'engouffra dans la maison et tira le verrou.

Au même instant, la porte fut ébranlée sous la pression d'une main qui devait être de dimension gigantesque. Tremblante d'émotion et de frayeur Henriette rassembla ce qui lui restait d'énergie pour crier à l'intrus :

— Passez votre chemin, ici on « aberge » pas !

Il y a lieu de supposer que la nuit qui s'écoula fut agitée, mais... le lendemain matin, le mystère était écarté. Les empreintes des pattes d'un ours furent distinctement relevées dans la neige avec arrêt marqué à la porte du logis ; de là, les traces allaient se perdre dans le ravin de la Peuffaire. L'honneur de Jean-Louis était sauf.

Dès lors, les jeunes filles de la vallée, dit-on, évitent de sortir après la tombée de la nuit.

Alphonse Mex.

NOSTALGIE

Quand faiblit mon courage,
A mes yeux, pleins d'attraits,
Comme en un doux mirage,
Pays, tu m'apparais !
Je revois tes forêts,
Tes lacs bleus, tes guérets,
Ohé ! ohé !
Au pied des blancs sommets !...

Dans tes gras pâturages
Aux sentiers sinueux,
Et sous tes verts ombrages,
Combien l'on est heureux !
En un calme parfait
On respire à souhait,
Ohé ! ohé !
L'air pur des hauts sommets !

Un bruit clair de sonnaillles
Me parvient du lointain !...
Pauvre cœur, tu tressaillles,
Rempli d'émoi soudain !...
Tout nimbé de reflets
J'aperçois mon chalet
Ohé ! ohé !
Au flanc du fier sommet !...

Sur la terre étrangère
Loin des miens, je languis !
Poursuivant ma chimère,
Je pense à mon vieux nid
Et j'évoque en secret,
Le cœur lourd de regrets
Ohé ! ohé !
Pays, tes chers sommets.

Louise Chatelan-Roulet.

A LA THEORIE

LA compagnie était rassemblée sur la place d'exercice et, groupés par sections, nos braves troupiers écoutaient avec plus ou moins d'attention, une théorie sur le fusil, faite par les lieutenants.

Par-ci, par-là, le capitaine, pour se rendre compte si on avait bien compris, posait des questions à celui-ci et celui-là et surtout à ceux qui ne lui paraissaient pas très dégourdis.

Il avise un soldat qui avait un air bonasse et lui dit :

— Pouvez-vous me dire quelle est la principale partie du fusil ?

— C'est la bretelle, mon capitaine !

— La bretelle ! Et pourquoi ?

— Parce que s'il n'avait pas de bretelle, on ne pourrait pas le porter.

— Comment vous appelez-vous ?

— Je m'appelle « Labête », mon capitaine !

— Vous en avez bien l'air !

— Oh moi, ce n'est rien, mais il faut voir mon frère !

— Qu'est-ce qu'il fait votre frère ?

— Il est lieutenant, mon capitaine !

Chamot.

LES INDISCRETIONS DE LA MODE

...Et j'aborde ma fiancée sur le quai de la gare.

— Non, ce n'est pas sans raison, ravissante Sylvie — lui dis-je en lui baisant la main — que les anciens avaient divinisé la Fortune. Je n'entends point par là celle qui gonfle coffres-forts, portefeuilles et bas de laine, qui avait nom Plutus, comme vous ne l'ignorez pas, et qu'il ne faut point confondre avec Pluton, dieu des Enfers, encore que l'analogie des deux noms puisse induire le sage en de profitables cogitations. Mais, je m'égare.

Je veux parler du Hasard, dieu capricieux et charmant, qui n'exige que deux choses de ses fidèles : qu'ils ne se plaignent pas, quand il les oublie, et qu'ils aient l'esprit de saisir ses faveurs au vol, quand il les leur jette à l'improviste et sans crier gare. Mais votre train vous attend. Une seconde, et je m'explique.

Le Hasard, ô trop discrète et trop pudique amie, vient de m'en apprendre plus long sur vos goûts, vos habitudes et votre caractère — et à quelques passants qui cheminaient aussi dans vos parages — que vos propos frivoles ne feraient en deux mois. Vous n'êtes point superficielle, et si les gracieux vêtements dont vous êtes déshabillée sont d'un « chic » minutieux et savant, je sais, maintenant, que vos voiles les plus intimes ne leur cèdent point en élégance, et sont fleuris de dentelles dont la finesse ferait pâlir les fées d'en-vie.

— Monsieur, commence Sylvie, j'hésite à vous comprendre... et ces compliments alambiqués...

— Ne sont, Mademoiselle, qu'une part infime de tous ceux que je sens éclore en mon esprit, et mon cerveau fleurit, quand je vous vois, comme au printemps les cerisiers. Vous êtes bonne, car ces cicatrices que fait, sur les chairs, le vaccin, vous avez pris soin de n'en donner à vos amis l'affligeant spectacle, puisque vous les avez reléguées en des régions de votre personne que seule la fantaisie toute-puissante des couturiers découvre au promeneur qui n'en peut mais.

— Mais...

— Enfin vous êtes véridique, ô sage Sylvie ! Ces deux grains de beauté, dont vous m'avez parlé l'autre jour, et que je ne connaissais, disiez-vous solennellement, que lorsque les liens indissolubles du mariage auraient uni nos destinées, le Hasard, ce coquin de Hasard, vient de me les montrer tout à l'heure, et de révéler leur exacte et séduisante position géographique !

— Monsieur, votre impertinence dépasse les bornes, et je serais curieuse de savoir d'où vous tenez ces renseignements qui m'offensent ?

— C'est bien simple, ô ravissante Sylvie, je suis monté, derrière vous, l'escalier de la gare !

R. C.

HISTOIRE EN L'AIR

QUELQUE part, un couple fit bénir son union en avion, planant bien haut sur son temple paroissial. Quoi de blâmable en cette façon inédite d'ascensionner le septième ciel ? D'autre part, la table des époux sera toujours bien fournie, placée ainsi sous le signe du vol au vent !...

Le démon de la publicité leur a adjoint un opérateur de cinéma, ce qui fait qu'on a projeté partout les premières épreuves du couple sportif. L'épithalame, d'une inspiration fort élevée, convient à merveille aux jeunes époux. Le digne ecclésiastique les entretint, au départ, de la pente facile où l'on s'engage sans peine. Avec le premier remous, il a envisagé les hauts et bas qui troublent la quiétude des jeunes ménages. Au virage, il leur a vanté très fort la sécurité du droit chemin... Est-il enseignement inspiré plus directement de la succession des événements ?

Comme d'habitude, les mauvaises langues ont critiqué le sermon ! Les fausses dévotes, — ces créatures aux mains jointes pieusement sur leur cœur raccorni, avec leurs airs contrits, fausement humbles, qui ne dupent plus personne ! — ont avisé les autorités ecclésiastiques, leur faisant toucher du doigt l'horreur sacrilège de cette union en l'air, tout le discrédit qui ne manquerait pas d'en jaillir sur la religion. Elles ont réussi : on a mis à pied le bon pasteur !

Rien ne servirait de blâmer le vénérable consistoire (d'autant plus qu'on ne me lit guère sur les bords de la Spree, où le drame a eu lieu !) Si l'on empêche les gens de faire la jolie bêtise à l'altitude qui leur plaît, cela promet du plaisir. Je suis à deux doigts de notifier toute ma sympathie au digne homme. Son ministère lui enjoint d'offrir le secours de la religion à tous ceux qui l'en prient. Il obtempère, heureux de bénir un couple nageant dans le bleu ; on brise sa carrière ! Scandale !

Si j'étais le brave pasteur allemand, je commanderais illico une berline aérienne, aménagée en chapelle. J'annoncerai à tous vents que je me charge de mariages, baptêmes... à toute altitude. Les époux à la hauteur ne manqueraient pas, ce qui aurait, n'en doutons pas, une heureuse influence sur leur descendance !... Un mariage dans les airs isole les époux : rien de mondain ne les distrait, ils sont tout proches des anges.

Et puis, si l'on y songe on n'a pas si souvent l'occasion de voir les choses de haut !

St-Urbain.

OH ! L'HYGIÈNE

JE me souviens, dit Berney, avoir visité, naguère, une ferme modèle des environs de ***. Le gérant m'avait reçu en disant :

— L'hygiène, monsieur, l'hygiène, il n'y que ça !... Ici, les poules pondent leurs œufs dans des récipients stérilisés, les veaux sont conduits chaque matin aux étables, les cochons — sauf votre respect — passent chaque soir à la douche, les canards se baignent dans de l'eau bouillie... L'hygiène, monsieur, l'hygiène !...

— Vous produisez du lait ?

— C'est-à-dire que mes vaches ne m'en laissent pas manquer. Et vous verrez quels progrès, à ce point de vue, nous avons réalisés. C'est ainsi qu'afin que le lait soit obtenu dans des conditions de rigoureuse propreté, les valets et les filles de la ferme, avant de traire, mettent des gants...

— Parfaitement ! Venez voir...

Or, savez-vous ce que je vis en arrivant à l'entrée de l'étable modèle ? Les gants, les fameux gants qui séchaient sur un tas de fumier...

Leçon incomprise. — Eh bien ! avez-vous porté ma lettre à M. Hache ?

— Oui, monsieur... Mais il ne pourra pas la lire : il est aveugle.

— Aveugle ?

— Oui, monsieur. Pendant que j'étais devant lui, il m'a demandé deux ou trois fois où était mon chapeau, et je l'avais sur la tête.